

aux biographies «à l'américaine» faites d'anecdotes, de faux secrets révélés, de «scoop» à demi inventés.

Ce n'est pas parce que Hergé fait partie, avec la Bible et Karl Marx, du peloton de tête des auteurs les plus traduits qu'il n'est pas précisément, profondément, et avec une outrance qui fait de son personnage un modèle pour une approche prosopographique, un représentant typique de la bourgeoisie catholique francophone belge d'avant-guerre. Et le mérite d'Assouline, ce n'est pas coutume pour un Français lorgnant vers nos terres, est bien de n'avoir pas confondu Tintin et son créateur, de n'avoir rien caché des grands et petits côtés du dessinateur, et d'avoir, avec justesse, reconstitué un milieu, ses références culturelles et politiques, mais aussi le réseau serré au sein duquel Hergé fonctionna. Et tout cela, n'en déplaise au *SdL*, c'est de ce côté-ci de la frontière linguistique qu'il s'agissait d'aller le chercher...

Ce n'est pas le lieu, et je n'ai pour cela aucune compétence, de cerner l'auteur de BD et de discourir sur son talent, son école, ses choix artistiques. Il s'agit ici d'une tranche capitale de l'histoire sociale et culturelle de la «Belgique de papa» dont l'entre-deux-guerres et la guerre constituent l'épicentre. L'auteur a bénéficié de l'ouverture totale des archives de la famille. Saluons au passage cette preuve d'intelligence dont la Fondation Tintin a fait preuve, de n'avoir rien caché ni d'avoir en aucune sorte pesé sur la plume. Une fondation qui porte le nom et détient depuis de nombreuses années les archives d'un autre compatriote pres-

PIERRE ASSOULINE
«Hergé. Biographie»
Paris, Plon, 466 pages.

J'avoue ne pas partager l'avis tranché du critique du *Standaard der Letteren* (*SdL*) qui titrait son compte rendu de l'ouvrage «*Pierre Assouline schreef een typisch Franse biografie*», justifiant notamment ce propos, qui tient lieu d'exécution sous sa plume, par le recours exclusif aux sources francophones et le peu de «secrets» révélés. J'avoue même ne pas comprendre la signification de ces lignes si ce n'est, positivement, par opposition

tigieux aurait gagné à suivre cet exemple. Travaillant documents et témoignages, Assouline rend son jugement sans prononcer de verdict. Comme très souvent dans une biographie, l'empathie subsiste qui ne brouille en rien le portrait et les vérités pas bonnes à lire pour tous.

Dans le monde contrasté de la bourgeoisie catholique francophone, au delà du scoutisme, masque commode pour banaliser les options, le bagage culturel de l'extrême droite trouve en Hergé son écho explicite. Il ne mène aucune croisade politique, il exprime son milieu, avec ses poncifs, ses haines, ses enthousiasmes, ses hypocrisies, y compris sur le plan affectif. L'abbé Wallez n'a rien de commun avec *La Cité chrétienne*, c'est Wallez qui est le maître à penser de Georges Remi. Tintin ne mène, je l'ai dit, aucune croisade expressément politique: il exprime ce qu'aujourd'hui l'on appellerait le «politiquement correct». C'est pourquoi ses dessins antisémites ne relèvent pas de l'intentionnel: ils sont d'autant plus remarquables qu'ils témoignent du sens commun d'un certain milieu. Ils constituent pour l'historien des mentalités un témoignage d'autant plus intéressant. Il est curieux de relever que croisade il y eut, mais en France, là où l'hégémonie catholique n'était pas acquise auprès de la jeunesse. Hergé fut choisi comme instrument de cette «Reconquista». C'était utiliser toutes les potentialités de ses œuvres, que la Belgique catholique pouvait déguster sur un mode mineur.

En nous donnant toutes ces clés, Assouline fournit à l'historien des éléments

déjà fort précieux, d'un intérêt sans doute plus grand que le fait de savoir avec précision quand et pourquoi il modifia ou ne modifia pas ses dessins. L'auteur nous donne cela aussi d'ailleurs, sans nul besoin de souligner un opportunisme de nature commerciale qui traverse toute la «carrière» de son personnage.

Deuxième temps fort à mes yeux de l'ouvrage: l'immédiat après-guerre. Je me risque là dans une zone incertaine, mais la leçon que le lecteur attentif retirera de cet extraordinaire saga de l'impunité de Georges Remi – ce dernier passa sans dommage là où bien d'autres trébuchèrent, du moins provisoirement – contrevient à bien des clichés sur *la* résistance et *la* collaboration, tout comme sur *la* répression de cette dernière. Le réseau d'indulgence dont Hergé bénéficia traverse en effet allègrement les frontières entre résistance et collaboration. Il a cependant un ancrage commun: le monde de la droite extrême catholique francophone d'avant-guerre dont les protagonistes choisirent qui la résistance qui la collaboration. Cette fracture Résistance/Collaboration présentée souvent comme substantielle à la période de la libération est transcendée par les liens tissés et maintenus au sein de cette frange intellectuelle et artistique qui se reconnaissait en Maurras, flirta ou épousa carrément Rex, vomit l'Espagne républicaine et le Front populaire, haïssait Juifs et Francs-Maçons tout en demeurant enfants soumis de l'Eglise.

Voilà certes qui n'est pas secrets révélés, mais démonstration combien intéressan-

te, grille de lecture passionnante pour ce passé proche et contrasté. Qu'importent dès lors quelques erreurs de détails si à travers cette biographie bien documentée et par ailleurs très agréable à lire, l'auteur, sans se départir d'une profonde sympathie pour son personnage, permet au lecteur de capitaliser ces éléments du portrait d'une époque.

José Gotovitch